

A. DIMITRY.

XVII

Mais l'illustre Italien, qui devait pourtant savoir que celui de Pierre avait chanté, s'était trompé dans ce cas.

Un coq gaulois ne meurt pas facilement, et quand vous croyez que son clairon sonore ne s'entendra plus après la défaite, vous êtes tout étonné, au lendemain, après minuit, dans l'aube d'un jour nouveau, d'entendre ce clairon sonner plus superbement que jamais.

«Il Gallo» n'était pas mort. Et vous aviez eu tort de croire qu'il ne chantait plus.

Non, la France ne peut pas mourir que sa langue, et sa langue est immortelle.

«Cette langue, a dit Proudhon, est la forme la plus parfaite qu'ait revêtu le verbe humain.» Et si vous ajoutez que la langue française est la langue de tous les langages, qu'elle peut le parler tout, qu'il n'est pas une idée qu'elle ne puisse exprimer, pas un sentiment qu'elle ne sache rendre, pas une passion qui soit au-dessus de son éloquence, vous dites certainement une vérité affirmée par d'innombrables chefs-d'œuvre dans tous les genres.

Car ses chefs-d'œuvre, en poésie comme en prose, depuis quatre siècles, dans un travail extraordinaire d'esprit et de pensée, dans une civilisation se développant toujours dans la direction de la justice et cherchant plus de lumière, plus de grandeur et plus de dignité pour les hommes, ne se comptent pas. Vingt peuples s'en illustreraient. Et vous savez bien que cette langue, bien qu'irrévèrement fixée comme esprit et comme caractère, s'enrichit tous les jours et trouve tous les jours des interprètes nouveaux qui l'embellissent encore. La décadence n'a pas d'action sur elle, et si la vieillesse en a, c'est celle du temps sur la vie déjà déclinée.

Mais comme le mot «vin» tombe accidentellement de notre plume, et comme il est nécessaire, en matière de langage, de chercher les causes, les principes et les éléments qui ont contribué à la formation, au développement et au caractère de telle ou telle langue, à son originalité et à sa physiologie, il nous semble bon et juste de dire en passant que le vin n'est pas plus étranger au caractère de la France qu'à celui de sa langue. On voit bien et l'on sent bien, en l'entendant parler ou chanter, que la langue française de presque toutes les qualités et de toutes les vertus n'a pas été inspirée par la bière des lourdes pensées et des assoupissements ou par quelque boisson mauvaise sans esprit et sans cœur. Il n'y a pas de poison en elle, de nuages et de brouillards. Admirablement claire et bien vivante, timbrée comme nulle autre langue humaine, elle respire librement, sans peine et sans effort, sans grimace, sans sortir du gosier et sans vous jeter des labiales à la figure. Elle ne sort pas non plus du nez. La bouche est son temple naturel, ouverte par le sourire des lèvres; et cette bouche, qui est propre et nette par toute espèce de mots et de choses, ne sent point mauvais et n'a pas l'haleine repoussante. Elle est harmonieuse et suave, comme la langue elle-même.

Mais pourquoi?

XVIII

Rabelais, le grand maître et le polyglotte qui fut de Chiron, en Touraine où l'on parle bien, pourrait nous le dire mieux que l'Académie elle-même ou n'importe quel Athénien.

Si Rabelais, l'immortel auteur de «Gargantua», n'eût point connu le clos fameux de la Devinière et le Vouvray qui pélite, est-ce que sa langue du XVIIe siècle aurait été aussi riche, aussi abondante, aussi vivante, aussi gaulesque, aussi verte quand il le veut et aussi noble quand le philosophe parle?

Et si l'on accusait l'infime écrivain qui barbouille ces lignes pour l'«Abelle» d'être un affreux et vieux bavard, ne s'excuserait-il pas en disant qu'il est de «Bleis garrula», Blois la bavarde, né vigneron et au clos de la Gibordière, où le «picot» fait chanter la Muse et met des roses sur les joues des belles filles?

—Mais si la France est la France et si sa langue est sa langue, nous disions-nous avec le professeur Dimitry, et si toutes les deux sont en harmonie parfaite de pensée et de sentiment, c'est qu'il y a par la France bien des clos de la Devinière et de la Gibordière. Il y a la Bourgogne, la Champagne, la Touraine, l'Orléanaise, le divin Bordelais et tant d'autres.

Il y a le vin en France. En France, sur ses coteaux lumineux ou Prométhée n'aurait pas longtemps cherché le feu sans le trouver, où l'air est pur et fortifiant dans la transparence d'un ciel limpide, le soleil du bon Dieu —soit que les Gubbers sont presque excusables d'avoir pris pour Dieu lui-même—s'est plus qu'un autre lieu dit monde et plus tendrement marié avec la vigne de la bénédiction; et c'est de leurs amours et de leurs caresses, dans la fécondation mystérieuse de la vie, avec la grappe couleur d'or ou de sang, qu'est né le vin de la rédemption, du salut et de la nouvelle alliance.

Car le vin «vinum veritatis», «vinum sapientiae», «vinum letitiae», «vinum amoris et omnium virtutum», pour qui les litanees ne sauraient être ni trop longues ni trop pieuses, puisqu'il est digne de l'autel lui-même et qu'il est la communion dans sa croyance la plus vivifiante; le vin que les hommes méchants n'ont point connu avant le déluge, qui vint après l'arc-en-ciel pour sauver les hommes de la malice et de l'eau, sans lequel l'anthropophage serait encore la loi du genre humain tout entier; le vin sublime que nul poète français n'a le droit de faire rimer avec un autre qualificatif que le mot «divin», qui l'est véritablement et qui lui sera aussi longtemps qu'il plaira à Dieu de faire briller son soleil sur le monde, possédé de son âme supérieure et sacrée dans laquelle on trouve l'inspiration, la révélation, la poésie, les vertus théologiques, la foi, l'espérance, la charité, la bonté, l'humanité, la fraternité, la sincérité, l'amabilité, la gentillesse, la science, la sagesse, l'éloquence, la parole, l'esprit, le cœur, le courage, l'honneur, le dévouement, l'héroïsme, l'amour, l'enthousiasme et la philosophie elle-même.

Et c'est lui, en partie, qui a créé la langue française. Il a même l'orgueil de s'en vanter comme de son principal chef-d'œuvre.

XIX

Cette langue française de toute clarté, de tous les modes et de toutes les nuances, dont la gamme est infinie pour tous les sentiments, qui sait être la force et la grâce, la raison et la beauté, touche à la séduction et le charme, et qui est la plus adorable des langues dans la conversation qui n'est pas celle des vieillards ou des maîtres d'école s'entretenant de principes, se parle à Dieu qui l'aime et la préfère aux autres, se parle à l'homme qui la glorifie et s'enorgueillit en elle, se parle à la femme qui l'adoucit et l'attendrit, se parle à l'enfant qu'elle berce et qui cesse de pleurer en l'entendant, se parle à tous et pour tous dans un génie universel qui en fait, comme a dit Proudhon, le verbe le plus parfait et le plus complet qui ait jamais été parlé depuis la création du monde.

Et cela, certes, n'est point une hyperbole de Chauvin. Car elle est très grande et très noble dans la bouche des orateurs sacrés, très puissante et très lyrique avec les poètes, éclatante et superbe avec les tribuns, grave et juste avec les magistrats, claire et correcte avec les hommes d'Etat et les législateurs, pure et classique avec les «Académiciens», héroïque avec les soldats, fort belle avec les auteurs tragiques, incomparable avec Molière, admirablement naïve et fine avec Lafontaine, mordante avec la satire, vraie avec l'histoire, raisonnable et sage avec la philosophie, spirituelle contre tous ceux qui ont l'esprit de travers ou l'esprit mal fait, mais pourtant toujours généreuse, courageuse, ennemie de l'obscurité, haïssant l'hypocrisie et le mensonge, haitive à l'injustice, ne se reconnaissant plus dans la grossièreté et l'obscénité, vertueuse et française. Elle est souverainement honnête. Elle élève très haut le sentiment de l'honneur.

Même quand elle est simple, elle a une dignité naturelle et une noblesse rare. Ses sous-entendus charmants qui font sourire ont une grâce particulière et ses nuances ont une délicatesse exquise. Quand elle veut être naïve comme une vierge de seize ans, c'est à dire ignorante elle est admirablement délicate, comme au contraire quand elle est passionnée, quand elle est toute à la fois ravissante, entraînée et magnifique. Gardez-vous pourtant de l'éveiller aux jours révolutionnaires, car elle vous chanterait des airs et des «Marseillaises» à renverser les trônes. Mieux vaut encore fredonner les gais refrains de Béranger.

O l'incomparable idiome! Et faut-il s'étonner que la littérature française, expression parfaite de l'esprit et du cœur de la France, ait tant de chefs-d'œuvre dans tous les genres, tant de livres, tant de poèmes, tant de discours, tant de traités, tant d'ouvrages traduits dans toutes les langues de la civilisation et forçant au respect et à l'admiration les nations jalouses elles-mêmes et les peuples ennemis?

Qui donc ne peut pas être vaincu et conquis par la beauté et les séductions de la langue française? St-Pierre lui-même, bien que rigide concierge et fidèle serviteur, mais trouvant peut-être la consigne trop rigoureuse, laisse parfois entrer les libres-penseurs qui parlent français, tout au moins ceux qui parlent bien.

Il ne croit pas qu'un homme qui parle bien soit mauvais.

XX

Et ne pensons point, qui que nous soyons, que la langue française, avec la France vaincue et disparue, doive disparaître de sitôt et être mise au nombre des langues mortes et oubliées, sans même avoir l'honneur d'un regret ou d'un souvenir classique.

Non, la langue de «notres Montaigne», la langue du siècle de Louis XIV, la langue si admirablement claire de Voltaire, la langue que Victor Hugo, hier encore, parlait avec tant de puissance et de magnificence, n'a fini ni son temps ni son œuvre dans le monde. Sa mission n'est point achevée.

D'abord, l'idée d'une France vaincue et disparaissant, avec un Paris s'éteignant tout à coup et s'effondrant dans l'ombre, est une singulière idée; et si elle est encore dans le monde une civilisation humaine, chrétienne, généreuse, courageuse, vivant par l'esprit et par le cœur, ayant un idéal de justice et de vérité, c'est celle qui porte la marque ou le signe de la France.

Cette France, n'en doutons pas, si laborieuse, dont la pensée ne s'arrête jamais, qui n'a jamais connu les lâchetés de la paresse, est plus vivante que jamais. Elle continue son tâche à travers toutes les épreuves, sans le doute et le découragement, en toute croyance et avec la foi qui est en elle. Elle est une nation d'hommes braves et une patrie de fidèles, et ce n'est pas son peuple qui la reniera ou l'abandonnera dans la douleur ou l'adversité. Ne la comparez à nulle autre, et croyez que ce qui

serait vingt autres nations est peut-être ce qui la fait vivre. L'agitation est la vie, et mens agitans moem». Dans la tempête, quand la mer est terrible et la nuit profonde, effluant ses non mergitur», et quand le jour vient, lorsque la tempête est passée, son pavillon flotte encore dans le même honneur. Une nation comme la nation française, qui a été baptisée et sacrée dans une Révolution comme la sienne, est immortelle.

Alors, quand la France est là, lorsqu'elle porte son esprit et sa civilisation partout, pourquoi voudriez-vous que la langue de ses œuvres et de ses chefs-d'œuvre fût morte, devant être remplacée ou éclipsée par celle de Londres qui est un marché, par celle de Berlin qui est une caserne, voire même par celle de Rome que Léon XIII ne parle pas au roi Humbert? Oui, demain, à l'aube éclatante du XXIe siècle, quand la plus splendide et la plus merveilleuse Exposition Universelle brillera sur le monde, et que toutes les nations de la terre y assisteront dans l'étonnement et dans l'admiration, de quel sommet suprême et lumineux, unique par sa grandeur et dans les temps, resplendira, cette Exposition qui sera tout un glorieux hommage au génie de la France, à sa langue et à son peuple?

Est-ce de l'énorme Londres, où la vénérable Victoria appuie son âge et se vieillisse dans la béquille des derniers jours de royauté? Est-ce de Berlin, la ville d'Albert l'Ours, où Guillaume II, moustache en crocs, armé, casqué, à cheval, menace fièrement le ciel avec le paratonnerre de son casque doré. Est-ce de Rome, ville éternelle sans doute, mais où le roi n'est pas et où Léon XIII sait bien que «scanta il Gallo»?

Non. De Paris.

J. GENTIL.

JOHN BULL.

D'où vient le sobriquet de «John Bull», appliqué aux Anglais? Voilà un petit problème historique-philologique qui a bien son intérêt. On a déjà souvent cherché à cette question une réponse satisfaisante, mais sans grand succès: *ad hoc sub judice lis est*. Un des derniers numéros d'une publication allemande, les *Archives pour l'étude des langues modernes*, propose une explication nouvelle: les *Archives* rappellent que le surnom de «John Bull» apparut pour la première fois dans une satire politique d'Arbuthnot, l'*Histoire de John Bull*, publiée à la fin du dix-huitième siècle. Les philologues attribuent donc à Arbuthnot lui-même l'invention de ce sobriquet qui signifie, comme on sait, «Jean Taurin». Maintenant, comment l'idée de comparer l'Anglais à un taureau serait-elle venue dans le cerveau d'Arbuthnot? Voici l'explication donnée par les *Archives*: un des personnages principaux de la satire en question s'appelle «Nic Frog» (la Grenouille) et incarne la nation hollandaise. Les Pays-Bas sont représentés par Arbuthnot comme un vaste marécage, dont la paix profonde est seulement troublée de loin en loin par les rauges coassements de Nic Frog. Ce Nic Frog est un petit ambitieux qui voudrait être égalé en grosseur son voisin John Bull, le taureau anglais. Arbuthnot, on le voit, aurait emprunté à la fable de La Fontaine, la *Grenouille et le Bœuf*, les personnages et l'idée fondamentale de son poème. Le sobriquet de «John Bull» serait dû ainsi indirectement à l'immortel fabuliste. La connaissance approfondie que possédait Arbuthnot de la littérature française se rend l'hypothèse des *Archives* assez plausible.

LES DESSOUS

L'AFFAIRE DREYFUS

Les éditeurs Fayard frères viennent de publier la suite des «Desous de l'affaire Dreyfus», qui est, comme on sait, l'œuvre du commandant Esterhazy. Cette brochure renferme le récit du «Daily Chronicle», et de plus, elle en contient la seconde partie, celle qui a paru à Londres.

Nous allons, d'après les «Desous de l'affaire Dreyfus», en extraire le passage suivant, qui a trait au bordereau.

Esterhazy raconte ainsi le dialogue qui eut lieu à ce sujet entre le président Low et lui: —Soit, dit le président, nous allons parler du bordereau. Voulez-vous approcher. Le reconnaissez-vous?

Moi (après avoir regardé). —Parfaitement. C'est bien la pièce qu'on m'a montrée au conseil de guerre, mais elle a blanchi en vieillissant. (Ce document a, en effet, beaucoup pâli.) —Qu'avez-vous à dire à ce sujet?

Moi. —Mais, monsieur le président, je suis vraiment au regret de fatiguer la Cour avec mes continuelles redites. Je n'ai absolument rien à dire dans les conditions qui me sont faites. Pour cette pièce, le conseil de guerre de 1894 a déclaré qu'elle était de Dreyfus, celui de 1898 qui l'a déclaré pas de moi. Je n'ai rien à ajouter.

Le président. —Voilà deux lettres de vous, écrites l'une en 1892, l'autre en 1894, sur du papier pareil à celui du bordereau. Les reconnaissez-vous?

Moi. —L'une est de moi, l'autre peut bien être de moi. Le président. —Je vais vous lire le rapport des experts.

Ici M. Low me lit un long rapport d'experts et me demanda ce que j'ai à dire.

Moi. —Je me suis toujours fréquemment servi de papiers minces de cette nature. J'en emportais avec moi toujours aux manœuvres, aux exercices. Ils sont très légers et on peut en mettre beaucoup dans un petit volume.

En outre, leur transparence permet de décoller un bout de carte et leur quadrillage est utile au point de vue topographique. Ce sont des papiers très bon marché, qu'on trouve partout.

Mais le rapport d'experts est-il complet? —Oui, me répond le président. —C'est que, repris-je, j'avais le droit d'ajouter que ce rapport concluait à ce que tous ces papiers étaient de la même coupe, ce que ne dit pas celui que vient de lire M. le président. Or, j'ai voulu savoir ce que représentait une coupe. Cela représente plus d'une tonne, et je puis affirmer que je n'ai pas acheté toute la coupe?

Le président. —Vous avez déclaré devant plusieurs personnes être l'auteur du bordereau.

Moi. —C'est absolument faux. Et quelles sont ces personnes? Le président. —M. Y... un journaliste des mieux informés.

Ici un des conseillers lit la disposition de M. Y... disant qu'au cours du procès Zola il aurait entendu Esterhazy s'exprimer ainsi: «Ils m'embêtaient à la fin avec leur bordereau; eh bien oui, je vais dire que je l'ai écrit.»

M. Y... l'aurait également entendu dire: «Vous savez combien le général Billot est serré; il m'a cependant donné 80,000 fr. pour avoir écrit le bordereau.»

Le président Low l'interroge à ce sujet. —Qu'avez-vous à dire à cela? —Moi. —Tout bonnement que M. Y... que je ne connais pas du tout, a mal entendu.

Advertisement for W.G. Tebault's iron bed. It features an illustration of a bed with a canopy and decorative headboard and footboard. The text includes the price '\$5.00' and the name 'W.G. Tebault' with the address '217 A 223 RUE ROYALE'.

La Situation à Matanzas. Mesures pour le retour des troupes. Atlatana, Gio, 18 mars — Le Dr John Morgan Williams, de Louisville, qui appartient à l'état-major de l'hôpital du 3me Kentucky, actuellement à Matanzas, Cuba, est en route pour rentrer au pays. Il a récemment établi trois hôpitaux à Matanzas. Il est beaucoup occupé de l'œuvre d'assainissement de cette ville. Il déclare que l'on y combat avec obstination les mesures de salubrité conçues par les Américains; cette opposition est générale, depuis le paysan qui n'a pas le son jusqu'à l'homme intelligent et riche. Tous se moquent des précédents scientifiques américains; ils se complaisent dans la santé. Il faudra bien du temps pour les déterminer à prendre les mesures de précaution nécessaires pour prévenir les maladies contagieuses. Les plus riches familles de Matanzas, qui a une population de 80,000 âmes, gardent leurs chevaux et leurs voitures dans les basses où ils habitent eux-mêmes. En bien des cas, le cheval est installé dans l'appartement qui se trouve sur la rue, d'où on peut parfaitement le distinguer. Impossible de trouver dans toute la ville une salle de bains un peu moderne.

Réorganisation de l'armée américaine aux Philippines. Manille, Philippines, 18 mars — Les forces américaines sont réorganisées en deux divisions de trois brigades. Le général Lawton prend le commandement de la première, avec le général de brigade King, Greenham et Wharton sous ses ordres. Le général Otis commande la seconde. Une brigade indépendante comprenant le 26ème régiment d'infanterie et huit compagnies du 23ème forme la garde prévitale. Arrivée de l'Oregon à Manille. Washington, 18 mars — La dépêche suivante de l'amiral Dewey est arrivée ce matin: Manille, 18 mars. Au secrétaire de la marine, Washington. L'Oregon et l'Iris arrivés aujourd'hui. L'Oregon est prêt à tout service. DEWEY.

coup se heurter à une barrière, à un obstacle qu'il prétendra aussitôt détruire, et pour ce, ne reculera devant rien... Lord Lyford avait donc changé complètement sa vie. Dans cette existence nouvelle chaque jour Isabel sentait augmenter son empire sur lui. Jusqu'alors nous l'avons vu claquer dans son cabinet de travail, étouffant, criant, hurlant au moindre courant d'air; aujourd'hui, c'était lui qui demandait à sortir avec Isabel en voiture.

Ce jour-là, pour employer le langage imagé de Mlle Charlemont, —on renaisait à Plaisance cette vieille carcasse de Graham, et Isabel sortait avec le duc dans un grand phaéton auquel on attelait seulement une paire de trotteurs, soit sur un mail, pour conduire en main deux paires de chevaux bais, admirablement appareillés.

Et Isabel menait tous ces attelages un train d'enfer, malgré les observations fréquentes de son parrain, qui ne pouvait s'empêcher de voir, dans la fulgurante rapidité de ces courses, de redoutables dangers.

Et à Pays, à Dieppe, dans tous les environs, quand le public qui avait tout juste le temps de se garer, voyait les équipages de lord Lyford ainsi conduits, on ne manquait pas de dire: —Ah! voilà le duc de Clayton qui court encore la campagne avec sa compagnie de son cer-

veau brûlé de niche. —Mais, vous le savez sans doute, il est fou!... —Non! je l'ignorais!

—Eh bien! Il va répondre prochainement. —Elle ne fait pas un vilain rêve.

—C'est vrai, elle n'a pas le son, ou du moins une rente pas très forte. —Et lui, il est riche à millions.

Lord Lyford avait-il réellement la pensée d'épouser sa pupille? Pour l'instant il n'y songeait pas... Mais le moment n'était pas éloigné où Isabel allait faire naître en cette âme égoïste et maniaque la plus déchainée des passions....

Que se passait-il entre temps dans le «ménage» de Richard. Nous pouvons bien, dans l'espèce employer le mot ménage, car c'était une véritable vie de famille que menait tout le long du jour Foot-Dick.... A part, bien entendu, les nuits où les cartes l'entraînaient et où il rentrait gris comme les vingt-deux cantons.

Tous les jours cependant, il se félicitait d'avoir mis la main sur cette perle qui se nommait Mme Victoire. Jamais une parole plus haute que l'autre, toujours cette même humeur mélancolique, triste même, mais se montrant heu-

reuse de son sort du moment qu'elle pouvait vivre à sa guise avec Colette, qu'elle s'était mise à adorer avec une véritable frénésie.

Colette, de son côté, rendait tendresse pour tendresse à maman Victoire, qu'elle appelait même simplement «maman», à la radieuse joie de celle-ci.

Avec cela, maison maison menée avec une économie très stricte. Une seule bonne, une brave fille, une Irlandaise, nommée Jane, très propre, honnête, et ne demandant jamais à sortir.

Ah! si Richard n'avait pas eu, collés à sa peau, comme la tunique du centaure, ses deux vices, le jeu d'abord, l'alcool ensuite, certainement il eût pu faire des économies, et de très fortes encore.

Mais la dame de pique devrait tout. Et ensuite les séries de pintes d'ale et de cocktails coûtaient journellement fort cher.

(A continuer.)

Advertisement for 'Feuilleton' and 'Marie la Modiste'. It includes the title 'Feuilleton', the subtitle 'L'Abelle de la N.O.', and the author 'MARIE LA MODISTE'. It also mentions 'Par Pierre Lotin et A. de Treil' and 'DEUXIEME PARTIE. L'AMERICAIN.'.

vous aurait été plus suivi, et nous aurions pu payer les billets que ce Raboth n'a fait signer.

—Si, j'ai fait une folie en me mettant entre les mains de cet homme. J'ai payé la plus grande partie du piano, cinquante francs, sur les sept cents francs qu'il me la vendit, et aujourd'hui, il ne veut accorder aucun délai parce qu'il espère pouvoir reprendre l'instrument; total cinq cents francs de perte pour nous.

—Ce qui est le plus triste, dit René, c'est que le propriétaire, nous sachant pourrissés, se ligue avec le créancier pour nous faire vendre.

—Hélas! on a failli poser les affiches ce matin, dit Mme Dubreuil, ne pouvant retenir ses larmes, et je me suis dévouée pour que la vente soit reculée de quelques jours; avec les frais, il faudrait donner à l'huissier au moins quatre cents francs.

—Quel misérable! s'exclama René, il doit partager avec l'huissier les frais qu'il fait faire!... —Et moi, murmura le vieil Alexandre, qui n'ai pas réussi à emprunter l'argent sur lequel je comptais...

—Ah! mon pauvre ami, fit Mme Dubreuil, c'est bien assez que nous ayons absorbé toutes vos économies; il ne manquerait plus que cela: vous faire contracter des dettes pour nous!

plus tard. —Oui, mon bon Alexandre, tu as raison de compter sur moi, mais il faudra attendre pour recoller; je commence seulement à semer....

A ce moment la conversation fut interrompue par un coup de sonnette. Marie et Mme Dubreuil dressèrent les yeux, ressentant toutes deux cette appréhension des gens qui n'attendent que des ennemis d'une visite inopinée....

—Qu'est-ce encore? murmuraient-elles. Alexandre et René s'étaient précipités vers la porte, refermant derrière eux celle qui faisait communiquer l'entrée avec la salle à manger.

Un bruit de voix joyeuses vint calmer la crainte des deux femmes. —Ah! murmura Marie, je reconnais la voix, c'est M. Larbaud. La porte de la salle à manger s'ouvrit et un grand beau gailard, vêtu de la blouse blanche des peintres, entra, précédé par René.

—Excusez et pardon, madame Dubreuil, mais c'est M. René qui veut que j'entre vous dire bonsoir. —Il a raison, mon ami, fit Mme Dubreuil, en tendant amicalement sa main à l'ouvrier, et puisque vous êtes entré chez nous, vous allez vous y assoir un instant.

—Bah! répliqua le vieillard, me rendra tout cela. —Je craindrais de vous déran-

ger. J'ai sonné afin de vous remettre une lettre qu'on vient d'apporter pour vous, M. Gidier m'a prie de vous la montrer.

—Ah! oui, les jambes de notre pauvre concierge ne vont plus guère, elles ressemblent aux miennes, dit Alexandre, et la brave femme profite souvent de la complaisance des voisins pour envoyer le courrier de ses locataires.

—Vous êtes si complaisant, monsieur Larbaud! dit gaiement Marie. —Lorsqu'il s'agit de votre famille, madame Marie, c'est vrai que je me fais plaisir à moi-même lorsque je peux vous être agréable; mais ce n'est pas la même chose pour tous les gens de la maison.

—Vous dissimulez, monsieur Larbaud. Je vous ai surpris montant l'autre soir du bouillon chaud au père Antoine, le vieux marchand des quatre saisons qui habite la sixième; vous voilà démasqué et votre modestie est prise en flagrant délit de charité, fit malignement la jolie enfant.

—Bah! fit l'ouvrier, c'est naturel. Béranger, le chansonnier du peuple, avait raison. Et il s'occupa d'une jolie voix de baryton: Les yeux, les yeux sont de gros boutons, ils s'aiment entre eux. Vient le grand...

—Vous avez une très jolie voix, elle est bien timbrée, non-